

Avignon 2022 : l'amour en ruines selon Samuel Achache

Publié le 11 juillet 2022



On s'aime sous la douche à l'étage, on joue de la musique de Schumann au rez-de-chaussée... (© Jean-Louis Fernandez)

Les amateurs de Samuel Achache ne seront pas déçus. Son nouveau spectacle *Sans tambour* – présenté au Cloître des Carmes d'Avignon et promis à une longue tournée –, conjugue toujours avec de bonheur théâtre et musique, rire et poésie, pour accoucher d'une matière aérienne et fragmentée. Mais ce geste bref (1 h 40), qui met en scène la destruction d'une maison, d'un couple, au son des *lieder* de Schumann, revêt une dimension inédite.

D'abord parce que le « non sense » qui est la marque de fabrique du créateur est ici teinté d'une profonde mélancolie. Ensuite, parce que le rapport entre texte parlé et chanté apparaît plus étroit et sophistiqué que dans ses précédents spectacles, créés avec Jeanne Candel (*Le Crocodile trompeur / Didon et Enée*, *Orfeo. Je suis mort en Arcadie*) ou sans (*Fugue*).

Par instants, les répliques des comédiens se confondent avec le chant de la lumineuse soprano Agathe Peyrat, puis leur phrasé précipité est épousé par le petit ensemble schumannien que dirige Florent Hubert. Sans verser dans l'opéra, Achache invente un théâtre musical organique où l'on ne distingue plus toujours le « parlé » du « chanté ».

DANS LES GRAVATS

Qu'on se rassure « *Sans tambour* » n'a rien de trop formel ou de compassé. Dès la première scène qui voit l'irrésistible Léo-Antonin Lutinier faire mine de diriger l'orchestre à l'aide d'un 45 tours capricieux, on retrouve la fantaisie et la drôlerie du collectif. Quant

à la maison de bric et de broc, elle ne met pas longtemps à se déliter par pans de murs entiers, créant un joyeux capharnaüm... la première scène de ménage épique entre Lionel Dray et Sarah Le Picard se déroule déjà dans des gravats.

De la cuisine dévastée à la clinique où l'on soigne le deuil de l'amour, des humeurs du couple déchiré aux émois de Tristan et Yseult revisités, le spectacle fait un sort à la carte du tendre. Le tout ponctué de gags absurdes. Bain de soleil surréaliste, chute d'un piano suspendu au-dessus de la scène, « Sans tambour » distille ses morceaux de bravoure avec soin, mais en mode mineur, sans trop forcer le tempo. Les lieder romantiques de Schumann incitent davantage à la rêverie, à l'humour tranquille, qu'à la jubilation.

A la fin de la pièce, il ne restera pratiquement rien de la maison, juste un squelette. Quant à l'amour, il sera toujours possible de le reconstruire. Dans un champ de ruine où l'on sait encore rire et espérer.

Philippe Chevilley